

EN DÉRANGEMENT. UNE CHRONIQUE PAR TEMPS DE CONFINEMENT (6/7) — CHRONIQUE

Trop d'informations: «Tant de choses à savoir» d'Ann Blair

30 AVRIL 2020 | PAR [LISE WAJEMAN](#)

Pour faire face au virus, Mediapart propose une série de lectures, comme autant d'enquêtes visant à comprendre ce qui nous dérange, avec des textes accessibles en ligne. Un sixième temps pour gérer l'anxiété devant le flux numérique grâce aux compilateurs du passé.

✂ Cet article vous est offert. Découvrez notre offre spéciale et passez à l'illimité ! [▶ Je m'abonne](#)

C'est harassant. Face à l'accélération généralisée de nos vies, on avait pourtant appris à ne pas succomber au syndrome FoMO (*Fear of Missing Out*, la peur de ne pas en être, de passer à côté d'un événement ou d'une information).

Mais depuis un mois et demi que l'électronique constitue notre lien principal au reste du monde, que nous sommes à l'affût des chiffres (nombre de morts, de malades, de chômeurs ?) et des nouvelles (un vaccin ? un rebond épidémique ? une polémique ?), il est difficile de ne pas sortir son téléphone à tout bout de champ, pour relire frénétiquement la même information sous des formes variées, passer des heures à traquer une annonce qui nous sortirait de ce jour sans fin, en lisant tout, tout, tout, tout en étant épuisé d'avance par cet amoncellement de prose, toutes ces tribunes qu'on nous envoie et qu'on ne trouve pas le temps de regarder,

toutes ces analyses qui s'accumulent sur le bureau de l'ordinateur, tous ces livres qu'on nous recommande alors que notre temps de concentration n'excède pas les dix minutes.



© DR

Bref, au quotidien, on oscille constamment entre deux options pourtant totalement contradictoires : soit on se prend pour Pline, soit pour l'Ecclesiaste. Dans *Tant de choses à savoir*, Ann Blair raconte que Pline l'Ancien, qui a composé la somme de l'*Histoire naturelle*, passait son temps à lire ou à se faire lire des ouvrages, même lorsqu'il mangeait ou prenait un bain.

Il eut naturellement quelques adeptes : l'humaniste suisse Thomas Platter (1499-1582) mâchait « *pendant la nuit des navets crus, du sable même, avec de l'eau froide, pour se tenir éveillé* » et lire davantage. « *Au XVIII^e siècle, on rapportait d'autres ruses : garder son pied dans un bassin d'eau froide ou lire d'un seul œil ouvert pour laisser reposer l'autre ; la méthode adoptée par un érudit qui consistait à dormir une nuit sur deux ne s'avéra pas viable longtemps.* »

Mais à quoi bon ? « *À faire des livres, il n'y a pas de fin* » rappelle le verset 12:12 de l'Ecclésiaste, et à les lire non plus. Devant le nombre extravagant d'informations qu'on ne parviendra jamais à assimiler, autant se résoudre à la posture sceptique, comme celle du médecin et philosophe portugais François Sanchez, qui a publié sur la question un livre au titre éloquent – en 1581 : *Quod nihil scitur*, soit « *On ne sait rien* ».

Au début du mois de mars, c'est-à-dire une éternité, est paru en France un livre dont la lecture s'impose aujourd'hui. Dans *Tant de choses à savoir*, l'historienne américaine Ann Blair s'intéresse à l'anxiété qu'ont éprouvée les savants modernes (du XVI^e au XVIII^e siècle) devant la surabondance d'informations, et les moyens qu'ils ont développés pour y remédier.

LIRE AUSSI

- ▶ Dans le cerveau d'un savant foutraque obsédé par le fichage (<https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/251218/dans-le-cerveau-dun-savant-foutraque-obsede-par-le-fichage>)

PAR JOSEPH CONFAYREUX (<https://www.mediapart.fr/biographie/joseph-confavreux>)

- ▶ Florent Coste: «La littérature est une salle de gymnastique» (<https://www.mediapart.fr/journal/culture-idees/230420/florent-coste-la-litterature-est-une-salle-de-gymnastique>)

PAR LISE WAJEMAN (<https://www.mediapart.fr/biographie/lise-wajeman>)

Le livre, édité il y a presque dix ans aux États-Unis, y a connu un succès inhabituel pour ce genre d'ouvrages, mais qui s'explique aisément. Cette reconnaissance prouve que la thèse directrice du livre est juste :
« *L'impression prédomine aujourd'hui que notre sensation de surinformation n'a aucun précédent. Nous faisons face sans nul doute à pléthore d'informations, bien plus que nos prédécesseurs, et nos technologies sont sujettes à de très fréquents renouvellements. Néanmoins, les méthodes de base que nous déployons pour y faire face sont en grande partie les mêmes que celles qui sont en usage depuis de nombreux siècles.* »

Face à nos smartphones et à la multiplication des médias, nous ne sommes pas très différents des humanistes devant la prolifération de livres qui se mettent à circuler quelques décennies après l'invention de Gutenberg. Ann

Blair le raconte d'une façon à la fois savante, précise, et en même temps très vivante, arguant d'anecdotes éloquentes.

En 1526, Érasme se plaint : « *Y a-t-il un seul endroit sur terre à l'abri de ces essaims de nouveaux livres ?* » La plupart des imprimeurs « *remplissent le monde avec des livres, je ne dirais pas futiles, tels qu'il peut m'arriver d'en écrire moi-même, mais ineptes, incultes, méchants, médisants, enragés, impies et subversifs ; et leur flot est tel que même ceux qui pourraient apporter quelque chose d'utile en perdent leur utilité.* »

Ce flux ne tient pas qu'à l'invention de l'imprimerie, souligne Ann Blair, ce n'est pas seulement la conséquence d'un changement d'échelle dû à une invention technologique : en Chine, on sait faire des impressions de caractères mobiles depuis le IX^e siècle, et pourtant cela n'a pas déclenché de frénésie comparable.

Il se produit donc autre chose durant la Renaissance européenne : « *Un nouveau zèle pour la recherche et la collecte d'informations* » atteint des « *sommets inégalés de mégalomanie informationnelle* » ; il s'explique par « *la conscience d'un grand trauma culturel provoqué par la disparition du savoir antique, durant le Moyen Âge. Cette obsession explique une autre attitude frappante chez les humanistes : la volonté de sauvegarder chaque note prise, de sauver et d'utiliser chaque texte.* »

« *Un gros livre est difficile parce qu'il est gros* »

Rassembler les savoirs, lutter contre la perte, soit. Mais comment faire pour gérer cette masse d'informations ? En fabriquant des florilèges, des dictionnaires, des *digests* divers, qui supposent de découper des extraits, de faire des morceaux de textes ou de connaissances, et de les assembler sous une forme synthétique et organisée.

Cela suppose des techniques de classement : certaines existent depuis le Moyen Âge, comme l'élaboration d'une mise en page adaptée à la lecture, l'établissement d'une table des matières, le classement par ordre alphabétique.

Mais, et c'est une des thèses majeures d'Ann Blair, la multiplication des ouvrages de référence naît aussi de la possibilité accrue de prendre des notes sur ce qu'on lit, ce qui tient aux développements de l'industrie du papier : « *L'expansion de la manufacture de papier depuis l'Italie, au milieu du XIII^e siècle, a facilité la production et la conservation d'écrits qui, jusqu'alors, ne méritaient pas la dépense nécessaire pour le parchemin.* »

Il arrive qu'on recoure à des techniques plus brutales, et que nous pratiquons encore aujourd'hui de manière métaphorique : le couper-coller. Certains compilateurs découpaient tout simplement des manuscrits et des imprimés plutôt que de prendre des notes, voire faisaient de leur collage de quoi composer un livre. Et ce au point qu'à la prestigieuse Herzog August Bibliothek de Wolfenbüttel, des règles édictées en 1572 « *interdisaient aux lecteurs d'entrer avec des couteaux ou des ciseaux et de porter de longs habits dans lesquels de tels objets pouvaient être cachés* ».



Datacenter de la société Hetzner Online (<https://commons.wikimedia.org/w/index.php?curid=24777944>) © Festus

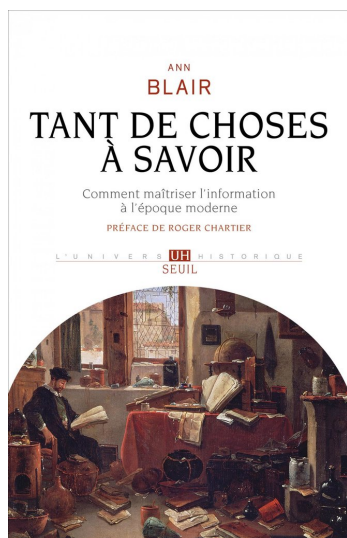
Plus raffiné : rassembler les informations grâce à un outil de haute technologie comme le meuble que posséda Leibniz, conçu dans les années 1640 par un Anglais durant ses années de prison, et qui prenait la forme d'une armoire abritant 3000 rubriques ; chacune de ces rubriques était constituée de feuillets de papier fixés à des crochets. Utiliser le modeste feuillet comme support de notes à long terme était une invention géniale, bien que risquée (le concepteur du meuble signale lui-même qu'un courant d'air peut porter gravement préjudice à son projet) : elle permettait un travail collaboratif (certaines personnes affectées à des feuillets, d'autres à leur rangement) – une sorte d'ancêtre de notre Wikipédia en somme.

Reste que, face à l'abondance d'informations, ces hommes (pas de femmes dans cette histoire, ou seulement sous la forme de petite main de l'époux-auteur) sont confrontés à de douloureux problèmes que nous connaissons bien : tandis que les compileurs s'inquiètent du manque de temps, de l'urgence dans laquelle ils doivent travailler, s'échangeant des trucs pour aller plus vite, d'autres se plaignent au contraire du fait que ces sommes

produisent de faux savoirs, décontextualisés, encourageant une lecture négligente, papillonnante.

Que faire alors face à l'afflux d'informations qui nous parvient, la multiplication des choses à lire ? Comme l'écrit Samuel Johnson dans la préface de son *Dictionary of the English Language* (1755) : « *Un gros livre est difficile parce qu'il est gros.* » Le même Samuel Johnson conseille donc de varier les objets et les rythmes de lecture, pratiquant le « hard study » [l'étude acharnée – ndlr] pour les livres d'érudition, « *perusal* » pour la lecture dont l'objectif était la recherche d'informations, « *curious reading* » quand il était absorbé dans un roman et « *mere reading* » qui consistait à passer rapidement sur des textes « sans la fatigue due à une attention soutenue ».

Introduire des différences de vitesse dans nos lectures, voilà de quoi scander l'uniformité de nos jours noyés dans le flux. Cela dit, la difficulté aujourd'hui n'est pas seulement de faire face à l'accumulation d'informations, c'est aussi le fait que certains ne lisent plus que ce qui conforte ce qu'ils pensent : c'est le problème du tri effectué par les algorithmes en fonction des profils, sur les réseaux sociaux, qui réduisent l'offre à ce qu'ils supposent de la demande. Tout le contraire du principe des compilateurs de l'époque moderne, qui visaient à offrir par leurs travaux des savoirs et points de vue variés et divers aux lecteurs.



Ann Blair, *Tant de choses à savoir. Comment maîtriser l'information à l'époque moderne*, trad. de l'anglais (États-Unis) par Bernard Krespine, préface de Roger Chartier, Le Seuil, 496 p., 25 € en volume papier, 17,99 € au format numérique.

Pas de mobilisation sans confiance
Pas de confiance sans vérité

► Soutenez-nous